

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 67 (1922)  
**Heft:** 8

**Artikel:** L'avenir de notre armée [fin]  
**Autor:** Lecomte  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-340565>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'avenir de notre armée.

(Fin.)

---

Je serais maintenant arrivé à peu près au bout de mon sujet si je ne croyais de mon devoir d'aborder une autre face de la question, celle des défauts de notre armée. Notre armée souffre en effet d'un défaut qui est presque devenu un vice constitutionnel, une tare héréditaire. Si elle n'arrive pas à se corriger de ce vice, la plus belle réorganisation sur le papier, les conventions les plus avantageuses avec l'étranger, ne nous préserveront pas de la défaite au jour de la lutte décisive.

Ce vice constitutionnel et héréditaire est le manque d'*unité morale*. Il a, à mon avis, deux causes essentielles :

Premièrement, ce que, faute d'un terme plus approprié, d'aucuns appellent : *Le Bochisme*.

Deuxièmement, un défaut pire : *Le Dilettantisme*.

En acceptant le terme un peu vulgaire de « bochisme » je n'ai nullement en vue de condamner en bloc tout ce qui vient d'Allemagne.

Je n'en veux qu'à un mauvais côté de la mentalité militaire allemande, à ce qui tend à faire de l'officier un être à part, en dehors et en dessus du peuple, et de ce dernier uniquement un vaste réservoir de matériel humain. C'est la conception héritée du roi-sergent, père de Frédéric-le-Grand. Le devoir de l'officier est, d'après cette conception, de mouler ce matériel humain de façon à en faire la meilleure chair à canon possible et cela en donnant la préférence aux méthodes brutales du temps passé sur les méthodes éducatives modernes. Par méthodes brutales, je n'entends pas nécessairement les mauvais traitements. Ceux-ci, bien que trop fréquents dans notre armée, — j'ai eu des échos de plusieurs cas récemment, — n'y ont jamais été érigés en méthode. Ils ne sont que les résultats d'une application exagérée de la méthode que j'appelle brutale

parce qu'elle envisage le dressage physique de la bête humaine plus que l'éducation morale du soldat-citoyen.

Cette méthode, qui était de mise il y a 200 ans, mais plus aujourd'hui, a trouvé sa plus belle expression dans cette phrase d'un ordre de division émis pendant le service de frontière : *Le pas cadencé est la base de la discipline.*<sup>1</sup>

Tout homme dans son bon sens devrait savoir que ce n'est pas vrai, que la base de la discipline est la confiance réciproque entre chef et subordonné. Le pas cadencé n'est qu'un des nombreux moyens et, à mon avis, l'un des moins bons, de confirmer la discipline.

Cela n'empêche pas la théorie émise dans l'ordre que je viens de citer d'être très en honneur sur nos places d'armes et pas seulement en Suisse allemande, et pas seulement du fait de quelques jeunes écervelés ou de quelques vieux encroûtés. Ce qui fait, à mes yeux, le danger de cette théorie, c'est qu'elle est appliquée de très bonne foi par des officiers sérieux — dont plusieurs sont de mes amis personnels — qui ont la conviction qu'il faut absolument procéder ainsi pour former des soldats.

Certes, on ferait tout aussi fausse route si, pour former des soldats, on s'adressait uniquement à l'âme humaine en négligeant complètement la bête qui en constitue l'enveloppe. L'idéal n'est pas d'avoir des armées de philosophes capables de comprendre les 14 points de Wilson ou les 22 de Lénine, mais des gens capables de se battre avec la conviction qu'ils servent une bonne cause. Ici de nouveau, le gros bon sens nous dit que le secret du succès consiste à savoir combiner les deux choses : le dressage de la bête et l'éducation de l'âme.

C'est ce qui a été exprimé avec beaucoup d'à-propos par un Allemand à qui ses victoires n'avaient pas fait perdre son bon sens naturel, l'empereur Guillaume I<sup>er</sup> d'Allemagne. On raconte que, lorsqu'on lui présenta un livre nouveau intitulé : « Drill oder Erziehung » le vieil empereur prit une plume et remplaça le mot « oder » par « und ». Dressage et éducation ! Voilà la base de la vraie méthode. Je crois qu'en théorie personne, sauf peut-être quelques détraqués comme il s'en trouve

<sup>1</sup> Depuis lors, j'ai retrouvé une phrase à peu près identique dans un ordre de division pour les *cours de répétition de 1922* !

dans tous les milieux, r'en contestera la justesse. Il n'y a guère de divergences que sur la question de dosage. Mais ces divergences sont considérables. J'ai, après une longue expérience comme instructeur, la conviction que dans notre armée on distribue, en moyenne, le dressage, le « drill », à beaucoup trop forte dose. On en fait prendre à nos recrues des rations de cheval tandis qu'on leur donne l'éducation au compte-goutte.

Il y a d'ailleurs des différences énormes d'une arme, d'une division et même d'une école à l'autre. Cela provient du dilettantisme sur lequel je reviendrai tout à l'heure. A côté des écoles et cours où l'on fait trop de dressage, il en est d'autres où l'on en fait trop peu et cela parfois parallèlement sur la même place d'armes, sans que le supérieur responsable en paraisse offusqué.

Je constate seulement qu'en moyenne le dressage de la bête est, dans notre armée, l'objet de plus d'attention que l'éducation de l'homme.

D'où cela provient-il et comment y porter remède ? Cela provient en partie de l'influence générale des milieux *intellectuels* allemands d'avant-guerre sur les milieux correspondants de la Suisse allemande, ce qui porte ces milieux à admirer, pour ainsi dire instinctivement, tout ce qui vient d'Allemagne, dans le domaine militaire comme dans les autres.

Cela provient ensuite et dans une plus forte mesure, de l'influence que les milieux militaires allemands ont, par suite de leurs victoires de 1866 et 1870, prise dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs à juste titre, sur les milieux militaires de tous les pays.

Pendant les 40 années qui ont précédé la guerre mondiale, il était fort naturel que notre gouvernement, pour former ses officiers de carrière, les envoyât généralement faire un stage dans l'armée allemande, qui était la meilleure.

On a peut-être commis la faute de les y envoyer parfois trop jeunes, alors que leurs caractères étaient insuffisamment formés. Il en est résulté que certains de ces officiers ont copié non seulement les qualités mais aussi les défauts de leurs maîtres et des méthodes allemandes. Ils nous sont revenus plus royalistes que le roi, plus « Boches » que les Allemands.

Aujourd'hui, ils ne sont plus jeunes, mais ils ont gardé l'emprise de leur jeunesse. Ceux d'entre eux qui occupent de hautes situations s'emploient consciencieusement à faire triompher les idées qu'ils croient justes. On ne saurait leur en faire un grief, mais, pour ma part, j'ai la conviction que ces idées sont nuisibles et je me fais un devoir de les combattre.

Cet esprit « ultra-boche » se traduit par des manifestations diverses de nature à ruiner cette confiance réciproque qui, comme je l'ai dit plus haut, est la base de toute discipline.

Ce sont, par exemple, les attaques du général Wille, du colonel Sprecher et de leurs suivants d'armes contre la France et la Société des Nations, et les théories à la troupe dans le même sens. Ce sont, dans un ordre d'idées un peu différent, les exagérations ridicules dans le service intérieur, telles qu'inspections journalières du contenu des poches, toilette de corps et service d'écurie au commandement et par mouvements, etc., toutes choses absolument inapplicables en campagne et cependant prônées ou tolérées par des chefs haut placés, comme de bons exercices de dressage. On m'a cité dernièrement le cas d'un officier qui qualifiait de « bagne » l'école de recrues que son fils a passée l'année dernière.

On me dira peut-être qu'il ne faut pas bâtir une théorie sur des faits isolés regrettables à coup sûr, mais qui n'infirmement en rien la supériorité des méthodes allemandes. On me dira que les armées allemandes, formées d'après ces méthodes, ont tenu tête pendant des années à une supériorité numérique écrasante. A cela je répondrai que leurs adversaires, qui étaient imbus de toutes autres méthodes, les ont battus, non seulement en 1918, mais aussi en 1914, sur la Marne, et cela à nombre égal, peut-être même inférieur.

On n'a donc aucun droit de revendiquer pour la méthode allemande, que les Allemands d'aujourd'hui n'appliquent d'ailleurs plus ! le *monopole* de la préparation à la victoire.

On pourrait avec apparemment plus de raison soutenir que cette méthode, si elle n'est pas meilleure que d'autres, est tout aussi bonne, puisqu'elle a failli donner la victoire aux Allemands en 1914 et de nouveau en 1918.

Cela aussi, je le conteste formellement pour ce qui concerne l'armée suisse.

Lorsqu'on a, comme en Prusse, un matériel humain peu cultivé, habitué par hérédité à subir sans se plaindre un régime oligarchique, lorsqu'on dispose de 2-3 ans et de cadres nombreux et bien dressés pour façonner cette chair à canon, je ne doute pas que l'on puisse arriver à de bons résultats avec les méthodes héritées du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais vouloir appliquer ces mêmes méthodes aux citoyens d'une démocratie comme la nôtre, cela pendant un temps trop court et par l'intermédiaire d'organes malhabiles, c'est le moyen le plus sûr de former de mauvais soldats, voire des antimilitaristes. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que c'est dans les divisions de notre armée où fleurissent ces méthodes que la propagande antimilitariste a porté le plus de fruits.

Comment y porter remède ?

Ici, pour une fois, nous pouvons, je dirai même nous devons, imiter les Allemands.

Si l'armée allemande a pu tenir si longtemps après l'échec de 1914, c'est en bonne partie parce que ses chefs lui avaient, dès le temps de paix, fait une mentalité, une unité morale. Non seulement le soldat, mais l'immense majorité du peuple croyait vraiment faire une guerre défensive, défendre ses foyers et son existence nationale contre une coalition d'ennemis qui voulaient sa destruction. L'unité morale s'était faite sur une idée fausse, que nous considérons même comme mensongère, mais elle s'était faite.

Chez nous, cette unité morale n'existe pas, ni dans le peuple ni dans l'armée. Nous n'avons pas une mentalité, nous en avons plusieurs. Nous avons des francophobes, des italophobes et des germanophobes, alors que nous devrions avoir une mentalité suisse, avec plus ou moins de sympathie pour l'un ou pour l'autre, mais sans haine ni parti pris contre aucun de nos voisins qui ont, en somme, tous respecté notre existence nationale avant, pendant et depuis la guerre.

Il faut créer, dans notre peuple et dans notre armée, cette unité morale. Chez l'un et l'autre le bon grain, c'est-à-dire la

volonté de ne chercher querelle à aucun de nos voisins, mais de ne se laisser dicter la loi par aucun d'eux — ce bon grain est étouffé par l'ivraie francophobe et surtout italophobe que nous a léguée notre Grand Etat-Major d'avant-guerre. Il faut absolument arracher cette mauvaise herbe si nous voulons arriver à l'unité morale.

Je me hâte d'ailleurs d'ajouter qu'il faut arracher aussi l'ivraie germanophobe. Le peuple allemand a de réelles qualités. Il est travailleur et, dans son ensemble, à peu près aussi honnête que les autres peuples. Le fait qu'il a été mal dirigé ne nous donne pas le droit de le considérer comme solidaire de toutes les fautes de ses dirigeants.

Cette mauvaise herbe-là est cependant bien moins dangereuse que l'autre. Cela d'abord parce qu'elle est beaucoup moins répandue. D'une manière générale le Suisse, même et je dirai presque surtout le Suisse-allemand, aime peu l'Allemand d'Allemagne. La véritable *haine* de l'Allemand n'existe pas chez nous pour la raison bien simple que les Allemands ne nous ont jamais fait grand mal.

Par parenthèse, on ne peut pas en dire autant des Français qui ont occupé la Suisse en 1798-99 et y ont eu la main assez lourde. Il en est resté, par exemple dans le coin de pays que j'habite, le Haut-Valais, des ferments de haine très compréhensibles.

La haine de l'Allemand n'est chez nous le fait que d'individus isolés. Elle n'a pas de représentants dans les milieux dirigeants de notre armée.

En outre, une certaine réserve vis-à-vis de l'Allemagne n'est peut-être pas un mal aussi longtemps que celle-ci n'est pas membre de la Société des Nations. Il est tout naturel que nous soyons un peu moins familiers avec elle qu'avec nos associés, nos « Couleurbrüder » de la Société des Nations.

\* \* \*

J'ai parlé plus haut d'organes « malhabiles ». Cela m'amène tout naturellement à traiter de la deuxième plaie de notre armée, plus grave encore que la première, le *dilettantisme*.

Par « dilettantisme », j'entends la manière superficielle et

inconséquente dont les questions militaires sont généralement envisagées par notre peuple et, par suite, aussi par ses représentants et par ses dirigeants.

Notre peuple, dans son ensemble, aime son armée, mais il n'a pas la claire vision de ce qui est nécessaire pour que cette armée soit à la hauteur de sa mission. Il est malheureusement indéniable que, dans la période d'avant-guerre, ceux qui avaient la responsabilité de la préparation de notre armée à la guerre se sont, à maintes reprises, montrés aussi peu clairvoyants que le peuple lui-même ; ils ont, parfois, traité les questions militaires non en gens du métier, mais en amateurs, en « dilettantes ».

Je sais bien que le dilettantisme est, jusqu'à un certain point, inséparable de l'armée de milice où il y a forcément peu de gens du métier, de militaires de carrière.

Dans les grades subalternes et moyens, cette pénurie de gens du métier n'est pas un mal irréparable. L'officier de milice, formé par la lutte pour l'existence, saura souvent mieux s'adapter aux situations nouvelles et imprévues que l'officier de carrière habitué à ne pas voir au delà des bornes de sa place d'exercice. Dans les hautes fonctions, par contre, seuls les gens du métier, et les meilleurs d'entre eux, peuvent être à la hauteur de leur mission.

Le dilettantisme dans les hautes fonctions militaires peut s'expliquer, et a longtemps pu se justifier, au point de vue historique. On ne peut nier qu'il y ait eu, dans le passé, certains avantages à ce que les chefs politiques d'un peuple fussent en même temps ses chefs militaires. Les aptitudes et les connaissances requises étaient à peu près les mêmes.

Dans l'antiquité, on pouvait à peine concevoir qu'il en fût autrement. De même au moyen âge.

Dans les Etats modernes, ce double emploi a à peu près disparu. Les chefs politiques des Etats démocratiques sont arrivés à comprendre qu'il valait mieux laisser préparer et conduire la guerre par les gens du métier. Dans la dernière guerre, les souverains qui ont voulu diriger eux-mêmes leurs armées les ont conduites à la catastrophe. Je pense ici moins à Guillaume II qu'à ses collègues Nicolas II et Charles de Habsbourg.



Et pourtant ces souverains avaient reçu une instruction militaire qui prétendait à être sérieuse; mais il leur manquait au point de vue militaire l'essentiel, ce qu'on appelle le « métier ». En d'autres termes, la préparation à la conduite de la guerre n'avait pas été leur principale occupation, mais seulement l'un des nombreux accessoires de leur difficile métier de souverains.

Guillaume, Nicolas et Charles étaient, au point de vue militaire, des dilettantes. Joffre, Foch, Pétain, Haig et Pershing étaient des gens du métier, qui avaient passé leur vie à se préparer à conduire des hommes à la guerre. Ce n'est pas là l'une des moindres causes de la victoire alliée.

La guerre moderne est devenue si compliquée qu'il ne peut plus être question de remporter la victoire par une inspiration subite ou une action d'éclat. Tout doit être soigneusement préparé. L'intelligence, le courage et l'énergie ne servent pas à grand'chose, dans les sphères dirigeantes, si elle ne sont pas doublées du « métier ». Au contraire, elles risquent de devenir plus nuisibles qu'utiles. Les gens très intelligents et très énergiques peuvent devenir très dangereux pour leur propre cause s'ils sont insuffisamment renseignés.

C'est ce que l'on ne comprend pas assez chez nous. Les progrès réalisés sous ce rapport lors des réorganisations successives de notre armée n'ont guère été plus efficaces que des emplâtres sur une jambe de bois.

Dans notre armée on ne sait pas, on n'a jamais su, je dirais presque : on ne saura jamais mettre chacun à sa place : *The right man in the right place*. Trop de gens acceptent des grades ou fonctions militaires pour lesquelles ils sont insuffisamment préparés ou qu'ils ne sont pas en situation d'exercer convenablement par suite de leurs occupations civiles.

Ce qui est plus grave encore, c'est que les autorités responsables sont imprégnées à tel point du même esprit qu'elles ont fréquemment, sans s'en rendre compte, appelé à de hautes, même très hautes fonctions militaires, des gens notoirement peu qualifiés pour les remplir.

Sans remonter jusqu'au temps, pas encore très éloigné,

où la majorité des hautes fonctions militaires étaient détenues par des hommes politiques ou par leurs tenants et aboutissants, je voudrais citer ici quelques faits à l'appui de cette assertion.

Il y a dix-sept ans, l'armée suisse cherchait un chef d'état-major général. Or, dans toutes les armées, le chef de l'état-major général est, en quelque sorte, la cheville ouvrière de toute la machine militaire. C'est l'homme de métier par excellence, l'homme qui doit être au courant de tout et connaître à fond tous les services de l'armée et tous les rouages de la machine.

Aucun officier de carrière ne fut jugé digne d'occuper ce poste de toute importance. On alla tirer presque de force de ses vastes domaines, où il ne demandait qu'à vivre en paix, un homme parfaitement honorable et d'une grande culture générale, mais aucunement préparé à une aussi lourde tâche, le colonel-divisionnaire Sprecher von Bernegg.

Je n'ai pas à apprécier ici la carrière de ce dernier ; je crois cependant que, de l'avis de tous, on n'aurait pas pu exiger de lui, dès les premières années de ses fonctions, ce que doit pouvoir donner immédiatement, en temps de guerre, un chef d'état-major. Pour des gens du métier, cela n'a rien d'étonnant. Dans aucune autre armée, on n'aurait eu l'idée de demander à un civil au seuil de la vieillesse, de s'improviser chef de l'état-major général.

Lorsque, après la guerre, Sprecher rentra dans la retraite, on ne jugea de nouveau aucun officier de carrière digne de lui succéder. On dut supplier un industriel de planter là sa fabrique pour prendre le gouvernail de la barque. Heureusement, le service actif lui avait fourni l'occasion d'une première pratique, mais nécessairement sommaire,

Ainsi, deux fois en quinze ans, la fonction la plus importante de notre armée, celle qui exige le plus de métier, est devenue vacante et les deux fois on a fait appel à un homme pris en dehors de la carrière militaire et ayant encore son apprentissage à compléter. Eût-on même, chaque fois, réussi à dénicher un phénix, le fait n'en serait pas moins attristant.

Si vraiment aucun officier de carrière n'était capable de

devenir chef de l'état-major général, alors la formation de ces officiers reposerait sur une fausse base et l'autorité responsable ferait acte de dilettantisme en laissant subsister un tel état de choses.

Mais, il y a dix-sept ans, il y en avait de capables, et plusieurs dont les noms étaient dans toutes les bouches. Je ne citerai que deux de ces noms : Alfred Audeoud et Pierre Isler. L'autorité responsable d'alors a fait acte de dilettantisme impardonnable en écartant de tels hommes au profit d'un officier milicien nécessairement moins préparé qu'eux aux lourdes fonctions de chef de l'état-major général.

Le dilettantisme, dans la période de guerre et d'avant-guerre, ne s'est pas manifesté seulement dans le choix du chef de l'état-major général. On pourrait presque dire qu'il a fait règle dans l'attribution des hautes charges militaires.

Pour ne pas soulever de questions personnelles, je préfère m'abstenir de citer d'autres exemples. Ceux qui ont vécu cette période en trouveront à foison dans leurs souvenirs, qu'il s'agisse de nominations de chefs de service du D. M. F. ou de commandants de grandes unités.

Les hommes qui procèdent, d'un cœur léger, à de telles nominations, ne se rendent pas compte du tort qu'ils causent à l'armée et au pays.

C'est peut-être là ce qu'il y a de plus attristant. Nous tous, gouvernés et gouvernants, sommes tellement habitués à ces anomalies qu'elles ne choquent presque plus personne. Je ne doute pas que le fait de les avoir relevées ne me vaille d'après critiques de la part de ceux qui trouvent que tout va pour le mieux dans la meilleure des armées.

On m'accusera probablement de détruire cette *unité morale* qui n'existe pas, parce que j'ai osé soulever un coin du voile qui en masque l'absence.

Je crois cependant n'avoir, en ce faisant, fait que mon devoir de vieil officier de carrière qui, après 33 ans de « métier », connaît mieux les qualités et les défauts de notre armée que la plupart de ceux qui sont appelés à prendre des décisions la concernant. J'ai cru inutile de glorifier les qualités réelles et bien connues de notre armée et de notre peuple suisse, le

patriotisme et la vigueur physique des individus qui la composent. J'ai au contraire cru nécessaire d'attirer l'attention sur leur plus grand défaut, le manque d'unité morale et d'en rechercher les causes et les remèdes.

Je suis convaincu que deux des principaux enseignements que nous devons retirer de la guerre mondiale sont : Premièrement, que pour bien préparer à la guerre les soldats d'une démocratie comme la nôtre, *il faut renoncer aux méthodes surannées et brutales, imitées de l'Allemagne d'avant-guerre et encore en honneur chez nous*, et s'inspirer essentiellement des méthodes modernes d'éducation morale et de culture physique qui ont procuré la victoire aux armées de l'Entente.

Deuxièmement, que pour que ces méthodes soient bien appliquées et que nos soldats soient bien conduits à la guerre, il faut mettre plus de sérieux et plus d'esprit de suite que ce n'a été le cas, par le passé, dans l'attribution des hautes charges militaires. Celles-ci ne peuvent être exercées d'une façon satisfaisante que par des hommes de métier, disposant d'une solide instruction militaire générale, possédant à fond leur spécialité et, de plus, animés du feu sacré. Confier ces charges, comme on l'a fait trop souvent, à des gens incompetents ou insuffisamment préparés, est un acte de dilettantisme impardonnable.

Si j'ai réussi à faire passer cette conviction dans le cœur de ceux qui auront eu la patience de me lire jusqu'au bout, j'aurai contribué à asseoir l'avenir de notre armée sur une base plus solide que celle fournie uniquement par les considérations générales que j'ai développées dans la première partie de mon exposé

Colonel LECOMTE.